

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. I.) Collège Joliette, P. Q., Vendredi, 1er Juin 1877. (No. 17.)

RELIGION, PATRIE, HONNEUR. [1]

I. RELIGION.

Mr. le Président, Messieurs,

Encore au premier pas dans la vie, à cette époque fortunée où l'âme ne s'est pas encore ternie au contact si dangereux du monde, où trouver un sujet plus digne de nos accents que notre belle devise : " RELIGION, PATRIE, HONNEUR ? " Quoi de plus grand que la Religion, quoi de plus doux que la patrie, quoi de plus noble que l'honneur ? Religion, Patrie, Honneur : mots magiques, mots sublimes qui résument le bonheur et la gloire d'une nation ! Le peuple canadien a compris le sens profond que ces mots renferment : à diverses reprises ses enfants ont versé leur sang pour la Religion ; toujours ils ont combattu en héros pour leur patrie, et l'honneur national est aussi pur aujourd'hui que lorsque la main du premier pionnier canadien l'inscrivit fièrement sur notre drapeau. Barde timide, je viens ce soir chanter les vertus et la foi de ce peuple héroïque ; au nom de la Religion sainte que je loue, je vous demande un moment d'attention et une large portion d'indulgence.

Prosternons-nous en esprit devant la croix de bois élevée par Jacques-Cartier sur le sol de notre patrie, il y a trois siècles, et jetons un coup d'œil respectueux sur cette longue période ; certes jamais les adorateurs sincères de cette croix rustique n'ont eu à rougir de leurs descendants. Sortis de la vieille Bretagne, nous avons conservée intacte sur les bords du St. Laurent la foi que nous ont léguée les chevaleresques habitants des rives de la Loire. Fidèles à notre noble devise, nous avons vu sur nos têtes passer bien des orages, nous

avons vu l'erreur rugir à nos portes ; mais nous avons pour nous protéger un bouclier plus fort que l'airain ; sur le cœur du Canadien était écrit en caractères indélébiles : " AIME DIEU ET VAS TON CHEMIN. " Ainsi on voit les lames furieuses, soulevées par l'ouragan, épuiser leur rage impuissante contre les flancs du superbe rocher et, vaincues, retomber dans les abîmes qui sont leurs demeures. Presque seul le Canada est resté éminemment catholique au milieu des peuples fourvoyés, mais les Canadiens pouvaient-ils oublier leurs croyances quand à leur tête marchaient un Mgr. de Laval, un Plessis et tant d'autres illustres champions de la Foi ? Oh ! soyons fiers de notre beau nom de *Canadiens-Français*, marchons avec orgueil sur ce coin de l'Amérique qui s'appelle Canada ; foulons avec respect le sol vénéré de la patrie arrosé du sang des martyrs. L'écho de nos antiques forêts semble encore redire les accents inspirés, irrésistibles des Jogue et des Lallemand prêchant le Crucifié du Golgotha aux fiers enfants des bois. L'indigent pleure au souvenir d'un Laval et le fils de l'altière Albion tremble encore au seul nom d'un Plessis !

Mais pourquoi réveiller les cendres paisibles des morts, pourquoi nous écarter au milieu des tombeaux ? Portons nos regards vers Montréal ; contemplons-y un vieillard à la figure sereine, aux traits souriants, dont le noble front enchâssé dans l'albâtre de sa chevelure, paraît illuminé d'un rayon céleste ; on dirait que la mort, toujours impitoyable, hésite à étendre sa main hideuse sur la tête du grand Ignace. Puisse Dieu, dans sa miséricorde, conserver longtemps encore dans ce diocèse, témoin de ses vertus, de ses luttes et de ses gigantesques travaux, celui que tout catholique acclame comme un Père et vénère comme un Saint. Oui, l'évêque d'aujourd'hui est aussi fertile en vertus et en grands exemples que celui qui illustrait notre patrie, il y a deux siècles. Instruit à une semblable école, dirigé par des Pasteurs aussi éminents, le peuple canadien

(1) Discours prononcés à l'Académie St. Etienne par trois élèves de la classe de Philosophie.

n'a pas dégénéré de ses ancêtres et nous pouvons toujours, le front haut, redire notre impérissable devise : " Religion, Patrie, Honneur. " Au nom de la Religion nos pères donnaient leur vie sur les bords du St Laurent, au nom de la Religion l'enfant du Canada, en 1870, est allé rougir les flots du Tibre de son sang généreux. Les chants guerriers du zouave Canadien ont fait tressaillir les échos de la vieille Rome et plus d'un garibaldien, en mordant la poussière, a maudit le fils de la Nouvelle-France.

Chaque dimanche, comme autrefois, nos temples se remplissent d'adorateurs fervents et empressés et on voit le grand du monde à côté de l'enfant du peuple s'incliner devant le Très-Haut ; en Canada, le chêne superbe comme le roseau à la tige fragile abaisse humblement le front devant la face du Créateur. Et qu'il est beau de voir, chaque soir, la famille canadienne se réunir devant une image de Marie pour implorer en commun son assistance et sa protection maternelle ! Le vieillard à la voix tremblante demande des jours heureux pour sa nombreuse postérité et le petit enfant, les mains jointes sur son cœur, implore, de sa voix d'ange, les bénédictions de Dieu sur le front blanchi de son vieux père. Les chérubins, sur leurs harpes d'or, doivent mêler leurs symphonies divines aux pieux accents de si douces prières.

Canadiens, groupons-nous toujours sous l'égide puissante de la religion de nos pères, courbons avec respect nos fronts sous la main du Dieu qu'ils adoraient, et nos descendants, pleins de vénération pour notre mémoire, nous loueront dans leurs chants comme nous exaltons aujourd'hui nos religieux ancêtres. Marchons sans crainte au milieu des peuples, à l'ombre de notre étendard national ; toujours la gloire s'attachera à nos pas, si dans nos cœurs vit à jamais la devise qui se lit sur les plis de notre drapeau : " AIME DIEU ET VAS TON CHEMIN. "

II. PATRIE.

Messieurs,

Celui qui m'a précédé à cette tribune a déroulé sous vos yeux, avec ces accents émus qui jaillissent d'une profonde conviction, la longue série des gloires religieuses du Canada. L'attachement inviolable des Canadiens à la Foi de leurs pères a été, sans contredit, la cause principale du maintien de notre nationalité et c'est avec raison que le mot RELIGION, comme un talisman sacré, a été inscrit en tête de notre devise nationale. En dépliant davantage notre glorieux étendard, nous y voyons étinceler en lettres d'or, à côté du mot Religion, celui de PATRIE. C'est à la Patrie que je viens à mon tour adresser un hymne de reconnaissance et offrir un tribut de respect, d'admiration et d'amour. La Religion,

loin d'être comme l'affirment quelques déclamateurs modernes, un obstacle à l'amour de la Patrie, est seule capable d'inspirer le vrai patriotisme. Aussi voyons-nous à toutes les pages de nos annales ces deux grandes idées inséparablement unies et, sans leur dévouement pour les intérêts et la défense de la Religion, nos ancêtres ne se seraient pas immortalisés par tant d'actes d'héroïsme.

La patrie est une mère et ce seul titre suffit pour nous faire comprendre le lien mystérieux mais indissoluble qui nous attache au sol qui nous a vus naître. Comme la piété filiale, ce sentiment a été gravé par le Créateur dans le cœur de l'homme : il se retrouve à tous les âges du monde et chez toutes les nations ; au Canada il a enfanté des prodiges et fait germer des héros ! Oui l'homme, sous quelque latitude que la Providence l'ait fait naître, aime son pays. Les peuples du Nord chérissent leurs glaciers, l'aurore boréale leur semble plus brillante que le beau soleil d'Italie ; l'Arabe s'attache au désert ; monté sur son agile coursier, il brave la tempête ; les immenses plaines de sable qu'il traverse, rapide comme le vent, lui paraissent plus belles que les riantes prairies dont s'enorgueillissent d'autres pays ; l'Indien préfère la sauvage liberté de ses forêts au séjour des capitales du monde civilisé.

Voulez-vous savoir quelle est la force de ce sentiment pieux qui, comme un aimant d'une grande puissance, attire l'homme vers le sol natal, interrogez cet exilé qui soupire sans cesse après la patrie absente. Ah ! que ne peut-il venir mourir dans cette contrée bénie où il reçut le jour ! La tombe rapprochée du berceau semble placer sous un même ombrage toute une vie, tandis que les années passées sous un ciel étranger sont comme des branches qu'une main barbare a séparées d'un tronc plein de sève. O merveilleuse intensité de l'amour de la patrie, l'injustice et l'ingratitude ne sont pas capables de vous éteindre ! Annibal, banni par ses concitoyens, n'en fait pas moins tous ses efforts pour sauver Carthage ; Rome et Athènes surent inspirer à leurs citoyens, à leurs soldats de semblables actes de patriotisme et de dévouement.

Mais pourquoi fouiller dans les archives poudreuses de l'antiquité, arrêtons, avec un légitime orgueil, nos regards sur le Canada. L'histoire du monde n'offre rien de plus beau que les luttes de nos glorieux ancêtres défendant pied à pied le sol de leur patrie. Le Canada tout entier n'est qu'un vaste céramique : chaque arbre de la forêt est un monument qui abrite un tombeau ; chaque branche que le vent fait pencher semble vouloir relever un héros tombé sous le fer de l'implacable Albion, un martyr de la Religion, de la Patrie et de l'Honneur.

Canadiens, issus de cette race vaillante et forte, re-

cueillons avec vénération les enseignements qui semblent sortir du fond de ces tombeaux. Aimons-le, ce Canada, nous qui savons ce qu'il a fallu à nos ancêtres de travaux et d'héroïsme pour conserver notre foi et notre langue ; sachons, comme eux, transmettre à nos descendants l'héritage précieux que nous tenons de nos pères ; écoutons et mettons en pratique ce conseil du chantre national :

“ De notre foi pure et sévère
 “ Suivons à jamais le flambeau ;
 “ Du langage de notre mère,
 “ Souvenir si doux du berceau ;
 “ Des mœurs antiques de nos pères.
 “ Aimons, gardons l'aménité ;
 “ Des lois si belles de leurs frères
 “ Suivons, pratiquons l'équité.

Oui, c'est dans l'ardeur de notre foi, que, à l'exemple de nos aïeux, nous puiserons l'amour de la patrie : amour sincère, amour immense, source intarissable du dévouement le plus pur. Marchons sur leurs traces glorieuses, ayons sans cesse présentes à la mémoire ces paroles de notre immortelle devise : “ AIME LA PATRIE ET VAS TON CHEMIN. ”

III. HONNEUR.

Messieurs,

Après les discours que vous venez d'entendre, j'éprouve, je l'avoue, un sentiment de crainte, en montant à mon tour à cette tribune. Les deux orateurs que vous venez d'applaudir ont, d'une main respectueuse, déployé notre drapeau national ; ils ont fait successivement apparaître devant vous les mots sublimes qui y sont tracés : le mot RELIGION dont chaque syllabe prononcée par une voix canadienne est une élévation vers Dieu et le mot PATRIE qui excite dans tout cœur canadien un légitime orgueil. Mais notre admirable devise serait incomplète, si, à la Religion et à la Patrie, n'était joint l'HONNEUR. C'est ce grand mot, qui forme en quelque sorte le couronnement des deux autres, que je viens en ce moment offrir à votre admiration.

L'honneur est ce sentiment généreux qui porte l'homme à faire des actions nobles et élevées ; l'honneur est le bien le plus précieux que l'homme possède ; c'est un trésor dont les peuples comme les individus sont également jaloux ; à quels douloureux sacrifices ne se soumet-on pas avec joie pour maintenir intact ce dépôt d'un prix inestimable ? Un peuple soucieux de sa dignité sacrifie sans hésiter ses richesses quand le soin de son honneur le demande, il verse avec bonheur son sang pour la défense ou la revendication de son honneur.

L'honneur est le mobile des grandes actions ; c'est par l'honneur que se sont laissés guider les hommes dont la gloire brille du plus pur éclat dans l'histoire

du monde. Cette auréole d'immortalité qui entoure un nom illustre a toujours fasciné les grandes âmes.

Il me serait facile de puiser dans les fastes de tous les peuples, depuis l'antiquité la plus reculée, des preuves nombreuses et irréfragables de cette puissante action de l'honneur, mais pourquoi emprunter à l'étranger ce que nous possédons avec surabondance ? En parcourant nos annales, nous y apercevons à chaque page des actions éclatantes, des traits sublimes, des dévouements héroïques ; partout nous voyons le Canadien soumis aux lois les plus strictes de la loyauté et de l'honneur, glorieux esclavage qui fait la grandeur d'une nation. Quoi de plus digne de fixer les regards de la postérité que ce spectacle presque inouï d'un peuple encore au berceau, défendant avec une énergie indomptable sa Religion, sa Patrie, son Honneur contre toutes les forces de l'Angleterre ? Tu as vaincu, léopard britannique, tes armées innombrables ont écrasé une poignée de braves, mais l'honneur canadien est sorti pur et sans tache de cette lutte gigantesque. Nous avons repoussé loin de nous ce froid protestantisme que tu te flattais de nous imposer, nous avons lassé par notre inaltérable patience le despotisme que tu faisais peser sur nous. Tu as pu nous ôter nos biens, détruire nos récoltes, incendier nos villages, enchaîner notre liberté, mais nous ravir l'honneur, jamais !!! Souviens-toi, ô orgueilleuse Albion, des plaines d'Abraham, ... et toi, aigle d'Amérique, rappelle-toi Châteauguay !... Voilà comment le Canada venge son honneur !

Louanges à vous, missionnaires infatigables qui avez su maintenir parmi nous, dans tout son éclat, ce flambeau ardent de la foi ; guerriers intrépides qui avez porté haut et ferme le drapeau canadien ; courageux colons qui d'une main conduisiez la charrue et de l'autre armiez votre fusil ; louanges à vous tous, hommes généreux, qui avez établi sur des bases désormais inébranlables le glorieux édifice de notre nationalité.

Espère donc, ô Canada ; après un passé comme le tien, un peuple peut marcher vers l'avenir. Tes fils sont fiers de toi, ils se glorifient de leurs ancêtres et redisent comme eux : “ AIME L'HONNEUR ET VAS TON CHEMIN. ”

Nous prions respectueusement les Messieurs qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur abonnement de vouloir bien régler ce petit compte dans le plus bref délai possible. L'œuvre entreprise par la VOIX DE L'ÉCOLIER et que des sympathies si nombreuses et si distinguées ont daigné encourager dès son début, n'a jamais eu, à nos yeux, le caractère d'une

spéculation, aussi n'est-ce qu'à notre corps défendant et sous la pression du plus impérieux besoin que nous nous décidons enfin à parler finances. Nos abonnés voudront bien ne pas se méprendre sur le sens de l'invitation que nous prenons la liberté de leur adresser : c'est un appel pressant, presque un cri de détresse.

QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE

(Suite.)

Déjà quelques-uns ont compris que là était réellement la richesse du sol californien, mais ici il est trop tard. L'homme a défait l'œuvre de la nature : il est impuissant à la refaire. Ces gisements de métal, abandonnés déjà en tant d'endroits, resteront frappés de stérilité, comme un monument de la folie humaine. J'ai ouï dire que l'on avait en foui en Californie plus d'or qu'on n'en avait extrait.

Ce n'est plus, comme aux temps primitifs, après la cession de la Haute-Californie aux États-Unis, ce n'est plus le mineur lavant à l'aventure les sables du ruisseau avec la sébile de bois ou l'écope de fer blanc, ou les passant au tamis en les balançant dans le rocher. Ces procédés surannés ont, depuis longtemps, fait place à la méthode hydraulique, née de l'association des mineurs. Cette méthode avec tous ses perfectionnements nécessite de grandes dépenses, mais aussi on lave de la sorte avec succès des terres beaucoup plus pauvres qu'autrefois.

Quantité de moulins, plus curieux les uns que les autres, frappent encore nos yeux éblouis : ici, entre deux barrages ingénieux, ils sont assis au milieu de la rivière et ne servent qu'à augmenter la pression de l'eau ; plus loin, tournant dans un mince canal, ils recueillent l'or au moyen de godets de mercure.

À côté de ces grandes exploitations, quelques travailleurs isolés, Chinois pour la plupart, reprennent d'anciens placers abandonnés, espérant toujours trouver quelque belle pépite dans une fissure du quartz. Les recherches de ces pauvres gens sont assurément plus patientes que fructueuses.

Mais nous voilà arrivés à Sonora, chef-lieu du comté de ce nom et dont l'origine remonte à l'âge d'or de la Californie : elle a 27 ans d'existence !

Ici, il n'y a que des chercheurs d'or : ceux qui n'en font pas état le sont à leurs moments perdus et les enfants sont mineurs de naissance. Autour de la ville, trois moulins lavent le métal précieux, et, l'an dernier, la ville elle-même a failli être détruite, parce qu'on avait découvert qu'elle était bâtie sur l'or..... De sa propre autorité, une compagnie anglaise l'expropriait pas zones. Déjà une tranchée avait été pratiquée dans la rue principale, lorsque la population s'ameuta et menaça de pendre les Anglais. Depuis

ils n'y sont plus revenus. Telle est, en effet, la législation sur les mines que votre voisin peut, s'il lui en prend envie, ouvrir une galerie d'extraction sous votre propre maison et que vous n'avez, pour défendre votre bien, que le droit naturel.

Nous ne fîmes dans cette ville qu'une halte passagère et bientôt nous dîmes adieu à Sonora la Mexicaine, la première cité bâtie par les chevaliers de la toison d'or modernes.

On nous avait donné le *double buggy*, voiture très-belle mais qui avançait avec une lenteur extrême, les chevaux allaient un train de sénateur. La voie carrossable est ici extrêmement étroite ; à l'endroit où nous sommes parvenus il règne une activité fébrile. Une foule de Chinois balaiant la route pour en charger le sable précieux sur des tombereaux. Nous étions presque asphyxiés par la poussière lorsque, près d'une *hacienda*, un vieillard obligeant nous arrêta pour nous gratifier d'une corbeille de raisins, de ces *moscatel grapes* au délicieux arôme de vin muscat. Et, lorsque nous lui demandons ce qu'il nous charge pour cela, il nous répond fièrement qu'en Californie cela *se donne et ne se vend pas*. Et c'est vrai, le Californien est très-généreux de son superflu.

Après trois heures et demie passées dans le *buggy* pour ne faire que douze milles, nous arrivons au *Camp Chinois*. Comme son nom l'indique ce bourg fut primitivement la résidence exclusive de Chinois ; maintenant, ceux-ci ne constituent plus que la minorité des habitants de ce lieu, beaucoup d'Allemands étant venus s'y fixer.

C'est notre dernier relais. Le cocher, la voiture, les chevaux que nous prenons ici ne nous quitteront plus. Nous ne sommes plus qu'à soixante milles de Yo-Semite et nous entrons dans les bois. En trois heures, nous arrivons au sommet de la montagne où il y a une habitation isolée : *Priest's hotel*. Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, dès 5 heures du matin le cocher, du haut de son siège, nous jetait son commandement : *All aboard !* dit de ce ton bref que l'on sait et qui ressemble au sifflet d'une locomotive.

Nous traversons *Big Oak Flat*, village ainsi dénommé à cause d'un énorme chêne mort, gisant auprès de la route. On passe ensuite dans de grands bois de conifères très-clairs, aux parfums âcres et vivifiants. Nous voyageâmes ainsi toute la journée et lorsque nous arrivâmes à notre étape de nuit, nous étions littéralement rompus et courbaturés.

L'hôtel où nous fîmes halte est situé dans un pli solitaire de la forêt. Il se compose de trois baraques dont l'une contient les chambres pour les voyageurs, l'autre sert d'écurie et la troisième abrite la salle à manger, les propriétaires et leur personnel. L'air circule librement dans cette grande boîte à cigares où rien ne ferme et qui n'a pas d'étage. Le lendemain, lorsque nous la quittons à six heures du matin, la respectable duègne qui nous a hébergés nous promet, qu'à notre retour, elle fera des tartes et tuera un dindon. Peut-être sommes-nous les derniers touristes qu'elle verra cette année, car la mauvaise saison

va bientôt venir et alors on ferme l'hôtel et le tout est laissé à la garde de Dieu.

Pendant sept milles encore, nous avons à monter : au point culminant, nous sommes à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le là à Yo-Semite, il n'y a plus qu'une descente de quatorze milles. Nous passons à côté de plusieurs *sequoias giganteas* et d'une foule d'autres merveilles, mais pourquoi faut-il que l'homme s'habitue aux plus beaux spectacles et qu'il ne jette plus qu'un regard distrait sur ce qui l'a d'abord frappé si vivement ?

Enfin vers neuf heures et demie nous arrivons au bord de la célèbre vallée de Yo-Semite et cette vue produit sur nous l'effet que dut faire sur les Hébreux la *Terre promise*.

A trois mille pieds au-dessous de nous elle est là, et l'on se demande, en plongeant du regard dans cette fente vertigineuse, comment l'on peut arriver vivant tout au fond.

Au delà se dresse une muraille d'un seul bloc, dont les créneaux naturels sont tapissés, par places, d'une verdure sévère. Des rochers tellement énormes, qu'on ne le croirait pas possible, sont fièrement campés sur ses assises féériques. Chacun d'eux, roide et majestueux, semble défier son voisin, ou plutôt tous ils sont là comme les gardiens jaloux d'un trésor unique, et ils ont l'air de dire à l'homme : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Il n'y a pas de mots, dans aucune langue, pour exprimer tout ce qu'a d'incomparable grandeur ce spectacle auquel on n'est pas préparé. L'impression en est ineffaçable, et il est fort douteux qu'il y ait dans le monde entier un panorama tel que celui-ci.

W.

(A continuer.)

ADIEUX A LA VIE.

Adieu ! je quitte cette vie,
Temps d'exil et d'adversité ;
Je m'envole vers la patrie ;
Adieu ! c'est pour l'éternité.
O vous qui m'avez sur la terre
Donné votre douce amitié,
Sur moi versez une prière
Et de mon âme ayez pitié.

Adieu, clocher de mon village
Que toujours je trouvais si beau :
Airain joyeux, en ton langage,
Adieu ! sonne sur mon tombeau.
Toi qui chantas à mon baptême,
Qui proclamas mes premiers vœux,
Sonne encore à l'heure suprême
Où je partirai pour les cieux.

Adieu, douce et verte montagne
Où j'aimais jadis à courir,
Toi, ma plus fidèle compagne,
Adieu ! garde mon souvenir.
Dans tes bosquets où l'oiseau chante,
J'allais rêver dans mes beaux jours.

La fraîcheur de tes pins m'enchanté,
Mais je m'en vais et pour toujours.

Adieu, cascade bouillonnante
Que j'aimais toujours à revoir,
En te quittant ma peine augmente,
Adieu ! car c'est mon dernier soir.
Sur tes bords je vois des prairies
Où brillent mille et mille fleurs,
En vain tes roses sont fleuries,
Sur moi verse plutôt des pleurs.

Adieu, mes bien-aimés élèves
Que je portais tous dans mon cœur ;
La mort me frappe de ses glaives,
Adieu ! vivez dans le bonheur.
Longtemps placés sous mon égide,
Je vous ai conduits par la main,
Priez pour mon âme timide,
Car je ne serai plus demain.

Adieu ! Mais mon cœur se déchire,
Vous que j'ai toujours estimés,
Confrères, priez, car j'expire,
Adieu, confrères bien-aimés,
Vous qui m'avez reçu pour frère,
Qui m'avez donné votre amour,
Pensez à moi dans la prière,
Et nous nous reverrons un jour.

Adieu, Père à la tête blanche,
Que je presse encor dans mes bras,
Vers le tombeau mon corps se penche,
Adieu ! Priez, ne pleurez pas.
Frères, objets de ma tendresse,
Sœurs qui m'avez toujours aimé,
En vain votre main me caresse,
Je sens que tout est consommé !

O mort ! enlève donc ta proie ;
Ma poitrine semble un volcan ;
Dans ta main mon être se broie ;
Adieu ! Mon cœur, prends ton élan.
Que vois-je ?... une troupe d'archanges
M'appelle et me montre les Cieux !
Je veux m'unir à leurs louanges
Et chanter leurs concerts joyeux.

J. C.

Collège Bourget, Rigaud, 20 Mai 1877.

INFORMATIONS DIVERSES.

LE MOIS DE MAI EST FINI.—L'une des plus suaves créations de la piété catholique est, sans contredit, la belle dévotion du mois de Marie. Celle qui écrase la tête du serpent infernal, et dont les victoires se comptent par les défaites des ennemis du Christ et de la Sainte Église, a vu chaque jour les pieux fidèles inonder les parvis sacrés de ses sanctuaires. Les vieillards arrivés au terme de leur course et les jeunes enfants encore au seuil de la vie viennent se jeter à ses pieds, épuiser devant elle les témoignages de leur vénération et de leur amour et conjurer cette divine

protectrice d'apaiser les flots soulevés par l'enfer. C'est par Elle que nous espérons obtenir du Tout-Puissant qu'il mette fin à la captivité de son Pontife et qu'il réprime les vents de toutes les sectes déchaînées contre la barque de Pierre et son immortel pilote. Puisse ce mois trois fois béni laisser en nos cœurs de salutaires impressions et embraser nos âmes de cet amour ardent qui unit la Vierge Immaculée à son divin Fils !

Enfants malheureux d'Ève, voyageurs infortunés aspirant au port du sésu éternel, sans cesse ballottés par le flot des passions, qui, semblable à une mer en furie, est toujours prêt à nous engloutir, nous avons pour nous guider sur cet océan du monde Marie, étoile tutélaire et toujours indéfectible. Les autans déchaînés pourront bien un moment gronder au-dessus de nos têtes, les vagues frémissantes viendront parfois ébranler notre frêle nacelle, les éclats sinistres de la foudre nous envelopperont d'un réseau de feu, mais ne craignons rien, Marie est avec nous. Celle que nous appelons lumière du monde, *lumen mundi*, saura écarter de nos pas tous les dangers et nous conduira sûrement à travers le chemin de la vie.

Marie ne peut manquer de bénir ceux qui viennent s'agenouiller pieusement devant ses autels. C'est ce qu'ont compris les élèves du Collège Joliette : aussi, pendant ce beau mois, a-t-on célébré avec la plus grande pompe les louanges de la Vierge Immaculée. Les chants sacrés trausaient éloquentement, dans leur langue éthérée, les sentiments délicieux qui débordaient de tous les cœurs. Il était beau d'entendre chaque soir les accents enthousiastes de plus de deux cents voix faisant vibrer la voûte sonore de la Chapelle et répétant à l'envi les gloires de la Reine des Cieux. Un chœur nombreux, organisé avec le plus grand soin, a exécuté avec un véritable succès de magnifiques morceaux de musique religieuse aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte ainsi qu'à la Fête-Dieu. Un autel neuf, de toute beauté, dont le plan a été conçu et exécuté au Collège, a été inauguré à l'ouverture du mois de Marie et ce beau souvenir le fera sans doute aimer davantage par tous ceux qui viendront y rendre leurs hommages à l'Auguste Sacrement. Espérons que notre bonne Mère qui a vu si souvent ses enfants réunis devant ses autels pour l'honorer, aura daigné accueillir favorablement nos prières et que sa protection puissante s'étendra sur le Collège et sur nos familles.

E. X.

Le 20 Mai a été célébrée, avec le cérémonial ordinaire, la fête patronale du Rév. Père Lajoie. A 2 heures P. M., les élèves du Collège, musique en tête, se sont rendus au Noviciat des Cleres de St. Viateur. Le vénéré Supérieur y attendait ses enfants ; une belle adresse lui fut présentée par Mr. Joseph Beaudry, élève finissant de Philosophie. Le Rév. P. Lajoie y répondit par une de ces allocutions si heureusement appropriées dont il possède le secret. Il félicita les élèves sur leur bonne conduite dont il avait reçu, avec bonheur, les assurances les plus consolantes au retour de son voyage. Avec l'onction d'un Pasteur zélé et l'autorité d'un Père affectueux, il les encouragea à persévérer dans une voie d'où dépendent leurs progrès et le bonheur de leurs familles. Après l'allocution du Rév. P. Lajoie, les rangs se reformèrent et les élèves défilèrent, aux accords joyeux de la musique, par la superbe avenue du Noviciat, revêtus en ce moment de sa brillante parure de printemps. Le lendemain, en vertu d'un droit antique et imprescriptible, les écoliers bénéficièrent d'un grand congé.

La ville de Joliette a assisté, le 24 Mai dernier, à une belle et intéressante solennité. Les membres de

la Brigade du Feu ont eu l'heureuse idée de profiter de la Fête de la Reine pour faire bénir la magnifique pompe à vapeur "La Victoria" dont la Corporation vient de faire l'acquisition et qui a si vaillamment fait ses preuves lors de l'incendie du 18 Avril.

Le programme de la cérémonie était très-bien conçu. A 2 heures P. M. les cloches, sonnantes à toute volée, jetaient au loin les vibrations joyeuses de leurs voix de bronze et annonçaient le commencement de la fête. Bientôt déboucha sur la place de l'Église un imposant cortège. On y remarquait : les élèves du Collège avec leur Bande de musique ; l'effectif complet des deux compagnies de pompiers revêtus de leurs brillants uniformes ; la Bande Militaire de la Ville ; les deux pompes "La Joliette" et "La Victoria" dont les armatures de fer et de cuivre poli étincelaient aux rayons du soleil.

Le cortège se massa avec un ordre parfait sur la place dont une affluence considérable encombra les abords. La pompe à vapeur fut amenée devant le peron de l'Église et le Rév. P. Lajoie, qui présidait à la partie religieuse de la solennité, prit la parole. Il fit, dans un discours étendu, une paraphrase éloquent de ce texte si bien approprié à la circonstance : "*Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*"

Le vénéré Pasteur procéda ensuite, au milieu du profond recueillement de toute l'assistance, à la bénédiction de "La Victoria." Qu'elles sont majestueuses et touchantes les fêtes publiques auxquelles la Religion préside ! Bien différentes des solennités purement civiles, qui n'ont pour résultat que de frapper les sens, les cérémonies qui ont lieu sous les auspices de la Religion, s'adressent à l'âme et font vibrer les fibres les plus intimes du cœur humain.

Après la bénédiction, le cortège se reforma et parcourut les principales rues de la ville. Le soir eut lieu, au milieu de l'allégresse générale et de l'animation la plus joyeuse, une magnifique promenade aux flambeaux.

A l'ordination qui a eu lieu à Montréal, Dimanche 27 Mai, ont participé deux Messieurs appartenant au personnel du Collège : Mr. B. A. Plunkett, eccl., a reçu l'ordre du sous-diaconat et Mr. P. H. Plunkett a été tonsuré.

Nous apprenons avec plaisir que Mr. Joseph Asselin élève finissant de Philosophie, vient d'être admis à l'étude de la Médecine.

LISTE DU 27 MAI.

Cours Latin.

Rhétorique.....Iers.....J. Soumis, Ste. Béatrix et J. Thériault, Joliette.
Belles-Lettres..... Ier... P. Desmarais,.....Joliette.
Versification...Iers.... J. Landry, St. Ambroise et N. Préville, St. Alphonse.
Syntaxe..... Ier.....E. Perreault,.....Joliette.

Cours Commercial.

Syntaxe... { Franç.....Ier.... N. Desmarais,....Durham.
 { Ang.....Ier..... J. Roy,.....Berthier.
Eléments... { Franç...Ier..... O. Lavallée,.....Berthier.
 { Ang...Ier.....T. Kelly,.....Joliette.
Préparatoire.....Ier... R. Boulet,..... "

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCHE.

—
CHAPITRE XI.

Comment je fus reçu à Laforest.

Il était environ cinq heures du soir lorsque nous arrivâmes à Laforest. Une maison en moëllons, à deux étages et à six fenêtres, située entre une cour de médiocre grandeur et un plat jardin potager, telle était la bastide limousine. Le régisseur de Puyjoubert était mieux logé que je n'allais l'être.

L'accueil que je reçus fut plus que froid puisqu'il fut nul. Personne ne se dérangea, malgré le bruit des roues de la voiture, la sonnerie des grelots attachés au collier des deux juments, et les claquements de fouet que multipliait à plaisir le postillon. J'avoue que je fus blessé de ce sang-froid. Si monsieur mon précepteur ne voulait pas venir au-devant de moi, au moins pourrait-il m'envoyer un domestique. Personne !

Les deux fermiers limousins ayant pris congé de moi sur le seuil de la cour et s'en étant retournés avec la voiture et le postillon, après avoir déposé à terre ma malle de collégien, je dus m'avancer, entrer dans la maison, et décliner mes noms et qualités à une vieille paysanne qui me parut cumuler les fonctions de concierge et de cuisinière.

—C'est bien, dit-elle sans s'étonner ni s'émouvoir, je vais prendre les ordres de M. Aubrun.

Elle monta au premier étage, redescendit au bout de quelques minutes, et me pria de la suivre.

Je fus conduit dans une chambre assez grande et très-propre, mais moins bien meublée que celles qu'occupaient à Puyjoubert, les domestiques. Un lit, quatre chaises, un fauteuil, un bureau de travail, surmonté d'une petite bibliothèque, une modeste pendule, accostée de deux lampes, c'était tout.

Le mari de la cuisinière-concierge avait monté ma malle dans la chambre ; sa femme me demanda mes clefs afin de placer mon linge et mes vêtements dans les placards. Pendant qu'elle se livrait à cette opération, je jetai un coup d'œil sur la bibliothèque qui, ainsi que je l'ai dit, surmontait mon bureau de travail. Tous livres classiques ! Le volume le plus attrayant était un abrégé d'histoire de France.

—Je vais périr d'ennui, c'est sûr, soupirai-je.

La malle vidée et le placard rempli, je dis à la cuisinière-concierge :

—Comment vous appelez-vous ?

—Léonarde, dit-elle.

—Et votre mari ?

—Léonard.

Est-ce votre fils, ce grand garçon de vingt-cinq ans, qui donnait à manger aux vaches de l'étable et ne s'est pas dérangé quand je suis entré dans la cour ?

—Oui monsieur.

—Comment l'appellez-vous ?

—Léonardou.

—Les noms sont peu variés dans votre famille. Eh bien ! Léonarde, je désirerais dîner.

Je vais prendre les ordres de monsieur, répondit-elle avec ce flegme des paysans limousins auquel les gens vifs et nerveux ne s'habituent jamais bien.

On ne peut pas condamner un homme à tous les supplices. Puisque c'était d'ennui que je devais périr, ce n'é-

tait pas de faim. M. Aubrun autorisa Léonarde à me servir à manger. Le repas, sans valoir ceux de Puyjoubert était meilleur que ceux du collège ; aussi y fis-je honneur avec un appétit de douze ans aiguë par le voyage et les émotions.

Je remontai du salon à manger, situé au rez-de-chaussée, à ma chambre où je m'occupai à mettre en ordre mon linge, mes vêtements et les autres objets à mon service. Qu'était devenu le temps où la plus tendre des mères veillait à ces soins ?

Comme la nuit était venue et que j'étais las, je songeai à faire ma prière et à me coucher. Il y a un passage dangereux dans la prière du soir, dans celle du moins que m'avaient apprise ma mère et l'abbé Maréchal : c'est celui qui est consacré à examiner et à regretter les fautes commises durant le jour. Que de fois ma conscience endormie s'est réveillée à ce moment, m'obligeant à l'écouter ! Ce soir là encore elle me joua ce mauvais tour.

—Mon ami Georges, me dit-elle, as-tu déjà oublié la lettre où ta mère t'écrit : « J'ai donné à ton précepteur tous mes droits et je lui délègue tous mes pouvoirs ? »

—Tu aurais dû, aussitôt ton arrivée, aller offrir tes hommages à M. Aubrun ; cet oubli s'aggrave à mesure qu'il se prolonge. Il serait impardonnable si tu le pouvais jusqu'à demain.

Ma conscience, on le voit, parlait haut et clair ; malheureusement le démon de l'orgueil fut plus éloquent. Il réussit à me persuader que c'était à mon précepteur à me prévenir. Sur cette mauvaise pensée je me couchai et m'endormis. Il fallut bien, au réveil, dire la prière du matin. Comme à celle du soir il s'y trouvait un mauvais pas à franchir, celui où on prévoit ce qu'on aura à faire dans la journée.

—Eh bien Georges, me dit ma conscience, est-ce que tu comptes différer davantage la visite que tu dois à celui qui tient la place de ta mère ?

Le démon allait répondre à ma conscience, et en sa qualité d'avocat des mauvaises causes, il n'aurait manqué ni de finesse, ni d'éloquence ; mais je ne lui en donnai pas le temps. Un coup de sonnette vigoureux fit arriver la cuisinière-concierge.

—Léonarde, lui dis-je, allez voir, je vous prie, si M. Aubrun est visible et peut me recevoir.

Il me sembla que la bonne femme exécutait avec plaisir l'ordre que je lui donnais. Ce qui est sûr, c'est qu'elle revint promptement.

—Oui, monsieur de Puyjoubert, dit-elle, M. Aubrun est visible et il vous attend.

Je pris mon courage à deux mains, comme nous disons en Berri et comme on dit partout ailleurs, et je marchai sur les traces de Léonarde vers l'appartement du précepteur.

M. Aubrun n'était pas mieux logé que moi, au contraire. Sa chambre était plus petite que la mienne et située au nord, tandis que la mienne regardait le soleil levant. C'était un homme grand et maigre, âgé d'environ cinquante-cinq ans. Il était assis devant un vieux et vaste bureau, chargé de livres et de papiers. Il se leva lentement en me voyant entrer et attendit.

Si j'avais suivi ma première impulsion, je me serais jeté dans les bras de M. Aubrun et l'aurais embrassé ; malheureusement je n'obéis qu'au second mouvement. Il faut dire à ma décharge, et comme circonstance atténuante, qu'un grand et vaste fauteuil se trouvait entre le précepteur et moi, gênant fort le passage, s'il ne l'interceptait pas.

En y réfléchissant, je crains bien que cette excuse soit tout-à-fait mauvaise. J'ai tourné ou surmonté en ma vie des obstacles autrement difficiles que ce fauteuil !

—Monsieur, dis-je, en balbutiant, quoique arrivé depuis

hier, je ne suis pas venu vous saluer, parce que j'étais fatigué ; mais ce matin, ... ce matin.....

—Ce matin, dit-il, vous venez réparer votre faute. C'est bien : mieux vaut tard que jamais. Et puis, il aurait toujours fallu venir. Asseyez-vous, mon enfant.

Il ajouta :

—Vous avez bien fait de ne pas tarder davantage. Le facteur vient prendre les lettres tous les jours à huit heures du matin. Il est sept heures et demie et je suis en train d'achever une lettre à l'adresse de Mme de Puyjoubert. Naturellement j'ai été obligé de lui dire que je n'avais pas encore eu le plaisir de vous voir. L'effet que produira sur madame votre mère cette mauvaise nouvelle sera un peu corrigé par le *post-scriptum* qui apprendra que vous vous êtes enfin décidé à accomplir votre devoir.

—Ne pourriez-vous pas, dis-je à M. Aubrun, ne pas parler à ma mère de ce retard ?

—Impossible, dit-il, j'ai promis à Mme de Puyjoubert de la tenir au courant de vos faits et gestes. Ce qui est écrit est écrit.

—Mais vous pourriez expliquer à ma mère que j'étais retenu hier par la fatigue.

—Non, parce que ce serait me faire l'écho d'un mensonge. Ce n'est pas la fatigue qui vous a retenu hier, c'est l'orgueil.

Je fus très-froissé du refus de M. Aubrun et du peu de ménagements qu'il mettait dans l'emploi de ses mots. Ne peut-on pas dire à quelqu'un qu'il y avait un grain d'amour-propre dans son fait, sans lui reprocher en face d'avoir eu l'orgueil pour mobile ? Notez qu'en principe cette franchise de langage me plaît, et que je ne me gêne guère pour en user à l'égard des autres. Que l'homme est plein de contradictions, mon Dieu !

L'irritation sourde que j'éprouvais fut cause que je ne répondis pas ou que je répondis mal à quelques questions que M. Aubrun me fit sur le collége de Saint-X... en général, et la classe de cinquième en particulier ; je brochai affreusement le thème et la version faciles qu'il me donna ; je répondis par une froideur voisine de l'impolitesse aux attentions qu'il eut pour moi au déjeuner et au dîner ; bref, je fournis pour le courrier du lendemain la matière d'une lettre déplorable. Aussi fus-je atterré lorsque M. Aubrun, m'ayant fait venir dans sa chambre, me lut à haute et intelligible voix ce qu'il écrivait à ma mère.

—Oh ! monsieur ! m'écriai-je, au nom de Dieu ! n'envoyez pas cette lettre à ma mère ; maman est malade, et je crains que la connaissance de mes torts n'aggrave sa maladie.

—A la bonne heure ! dit-il, je tiendrai compte de votre observation, qui est juste et inspirée par la piété filiale ; mais croyez-moi, mon cher enfant, il est plus facile d'éviter les sottises que de les excuser ou de les cacher. Pourquoi vous obstiner à écouter votre mauvaise tête au lieu de suivre votre cœur !

Il était debout, en me parlant ainsi, et me tendait à moitié les bras ; je m'y jetai en pleurant, en lui promettant de lui obéir comme à ma mère. Je le conjurai ensuite d'avoir pour moi quelque chose de l'indulgence maternelle.

—Ce sera facile, me répondit-il, mon cher Georges, je sens déjà que je vous aime comme un fils.

Mme de Puyjoubert avait raison de m'écrire que M. Aubrun était aussi ferme que bon. J'étais dompté, ... pour quelque temps du moins.

Léonard, Léonarde et Léonardou s'aperçurent que la paix était faite entre le précepteur et moi. Ces excellentes gens ne me témoignèrent pas plus de respect qu'auparavant ; seulement il me sembla que leurs services avaient je ne sais quoi de cordial et d'affectueux, que je n'avais pas remarqué pendant ma bouderie et ma rébellion.

(A continuer.)

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846,

dirigé par les

Clercs de St. Viateur.

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE.

Conditions :

Demi-pensionnaires.....	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
Enseignement et pension.....	100.00
Lit, lavage, rattachement.....	18.00
Usage d'un pupitre.....	1.00
Leçons et usage du piano.....	20.00

TROIS MAISONS A VENDRE

Dont une, sise Rue St. Louis [près le Bureau de M. Baby] constitue une RÉSIDENCE PRIVÉE très confortable, et les deux autres sont avantageusement situées, Rue Manseau, au centre du Quartier Commercial.

— Conditions très-faciles —

S'adresser à

J. B. LAURION,
Propriétaire.

Joliette, 15 février 1877.

6-m

Maisons Recommandées A JOLIETTE.

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de *Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre*, etc., Rue Notre-Dame,
JOLIETTE.

N. I. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et
Résidence de B. Vézina et D. Désormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les
"ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA"
(Contre le Feu et le Tonnerre) et "LA ROYALE CANADIENNE" (Assurance contre le Feu)
JOLIETTE

N. B.—M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : *Chaux, Pierre, Sable*.

C. P. CHARLAND, AVOCAT. Bureau :—
Fisk's Block—Porte No. 1—Joliette

M. CHARLAND suivra les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures
RUE MANSEAU—JOLIETTE

ON EXÉCUTE au Bureau de la
Voix de l'Ecolier toutes espèces d'IMPRESSIONS
aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.